

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# JOURNAL DES ETUDIANS.

## Feuilleton des Annonces.

SAMEDI, 23 JANVIER 1841.

CONDITIONS. — Le prix de l'abonnement à l'année, est de SEPT CHELINS et DEMI (frais de port non inclus), payables 7<sup>d</sup>. au bout de chaque mois.

Les annonces sont insérées aux prix et conditions des autres établissemens de cette ville.

Toutes communications doivent être adressées, franc de port, au propriétaire-imprimeur.

Les personnes de la campagne préposées comme AGENTS à la circulation du JOURNAL DES FAMILLES, sont priées d'agir en cette qualité pour le JOURNAL DES ETUDIANS.

## ANNONCES.

QUEBEC, 18 JANVIER 1841.

AYANT, plu. a SON EXCELLENCE le GOUVERNEUR GENERAL d'autoriser le sousigné en sa qualité d'Assistant Secrétaire Civil, à remettre ceux des *Scripts* préparés par ordre du ci-devant Bureau pour les réclamations des Miliciens, qui n'ont pas encore été restitués.

Avis public est en conséquence donné par ces présentes, que l'émission des dits *Scripts*, aura lieu le Vendredi et le Samedi de chaque semaine entre dix heures du matin et quatre heures de l'après-midi, du 1<sup>er</sup> au premier jour d'avril prochain seulement, au Bureau du sousigné, dans les appartemens dernièrement occupés par le dit Bureau.

Des procurations pour les cas en question, et les pièces à l'appui d'icelles, semblables à celles dernièrement reçues par le dit Bureau continueront d'être reçues par le sousigné, qui pour ceux des dits cas où le milicien est décédé, suivra quant à ses représentans, la règle publiée le 24 août 1840.

Il est particulièrement recommandé de faire mention dans les procurations, du nom du Capitaine, sous lequel chaque milicien a servi.

La substitution des pouvoirs du Procureur, en faveur de toute autre personne, ne sera pas reconnue.

Il ne sera reçu aucune procuration de date antérieure au 1<sup>er</sup> septembre 1838, qui est celle de la proclamation.

Le Sousigné croit devoir déclarer ici qu'il n'est autorisé que pour les fins mentionnées ci-dessus, et nullement à reprendre l'examen des cas non reconnus et pour lesquels des *Scripts* n'ont pas été préparés, non plus qu'à entretenir de correspondance relative.

La liste No. 4 et dernière des cas reconnus par le dit Bureau, portant date du 31 décembre 1840, devra paraître dans la Gazette Officielle de Jeudi prochain le 21<sup>e</sup> du courant.

Des copies séparées de la dite liste, ainsi que de la présente notice, seront adressées aux Révérends Messieurs du Clergé et à d'autres personnes influentes dans la Province, qui toutes sont par ces présentes, respectueusement priées de vouloir bien, par tels moyens qu'elles jugeront convenables d'adopter, en faire connaître publiquement le contenu dans le lieu de leur résidence.

JEAN LANGEVIN,  
Assistant Secrétaire Civil.

Une insertion dans chacun des Journaux publiés en Français, dans lesquels se publient des annonces.

DES RECHERCHES ayant été faites avec l'intermédiaire du Secrétaire d'Etat pour les Colonies, par les amis de M<sup>r</sup>. PATRICK DELMOUR, que l'on suppose avoir perdu la vie durant les insurrections en Canada, pour information relative à l'état de ses affaires, on prie toute personne qui pourrait posséder quelque information à ce sujet, de vouloir bien les communiquer à ce Bureau pour les transmettre aux parties qu'elles concernent.

Par ordre,  
T. C. MURDOCH,  
Secrétaire en Chef.

Maison du Gouvernement,  
Montréal, 15 Janvier 1841.

A être publié dans la Gazette Officielle et autres journaux, durant l'espace de deux semaines.

A VENDRE à cette imprimerie, Le Livret du Philosophie, ou, L'Art de tirer l'horoscope — opuscule dont le manuscrit autographe, appartenant à Napoléon, suivi d'une nomenclature des fleurs accompagnée de leurs emblèmes, et des signes divers dont est marquée la vie des hommes, selon le mois dans lequel ils naissent. Prix Douze sous l'exemplaire, et six à la douzaine. Aussi, la première livraison brochée d'un recueil d'histoires amusantes et morales, dédiées à l'enfance, par un instituteur canadien, et dont la suite sera publiée par livraisons successives. — Prix, Deux sous par exemplaire, et 9<sup>d</sup> la douzaine.

Québec, 16 Janvier 1841.

Le sousigné informe respectueusement le public que son imprimerie renfermant un matériel assez considérable, il peut confectionner les ouvrages suivans, au plus court avis, dans l'une ou l'autre langue.

Affiches, grandes et petites; Livres, Pamphlets et Brochures de tout format et de toute grosseur; Catalogues, Factures, Circulaires, Cartes pour invitations aux funérailles, Cartes de visites, Blancs pour les Avocats, et les cours de justice, et pour les études de notaires, etc. etc. etc.

J. V. DE LORME.

Québec, 16 Janvier 1841.

On demande à cette imprimerie un jeune homme honnête et vigilant pour colporter le journal et autres papiers.

A vendre à cette imprimerie le Calendrier pour

# 1841.

# JOURNAL DES ÉTUDIANS.

//////////  
PRIX: (PUBLIÉ HEBDOMADAIREMENT.) QUATRE SOUS.

1<sup>re</sup>. ANNÉE.]

Samedi, 23 Janvier 1841.

[No. 7.]

SOMMAIRE.—*Élégie:—Les petits orphelins.—Le dernier des Mont-Mayeur.—Johnie de Breadisle, ballade écossaise.—A un enfant fatigué d'avoir joué.—Bibliothèques publiques.—Ancien quatrain.—Réflexions et Pensées.—Faits divers.*

## POÉSIE.

### LES PETITS ORPHELINS.

(ÉLÉGIE.)

L'hiver glace les champs, les beaux jours sont passés :  
Malheur au pauvre sans demeure !  
Loin des secours il faut qu'il meure.

Comme les champs, alors tous les cœurs sont glacés.

De l'an renouvelé c'était la nuit première ;  
Les mortels, revenant de la fête du jour,

Hâtaient leur joie et leur retour :

Même un peu de bonheur visitait la chaumière.

Au seuil d'une chapelle assis,  
Deux enfans presque nus et pâles de souffrance,  
Appelaient des passans la sourde indifférence,  
Soupirant de tristes récits .

Une lampe à leurs pieds éclairait leurs alarmes,  
Et semblait supplier pour eux.

Le plus jeune, tremblant, chantait baigné de larmes ;  
L'autre tendait la main au refus des heureux.

" Nous voici deux enfans : nous n'avons plus de mère ;

" Elle mourut hier en nous donnant son pain :

" Elle dort où dort notre père.

" Voyez, nous avons froid, nous expirons de faim.

" L'étranger nous a dit : allez, j'ai ma famille,

" Est-ce vous que je dois nourrir ?

" Nous avons vu pleurer sa fille,

" Et pourtant nous allons mourir ! ..

Et sa voix touchante et plaintive  
Frapait les airs de cris perdus.

La foule, sans les voir, s'échappait fugitive,  
Et bientôt l'on ne passa plus.

Ils frappent à la porte sainte,  
Car leur mère avait dit que Dieu n'oubliait pas :

Rien ne leur répondit que l'écho de l'enceinte ;  
Rien ne venait que le trépas.

La lampe n'était pas éteinte ;  
L'heure d'un triste son vint soupirer minuit.  
Au loin, d'un char de fête on entendit le bruit ;  
Mais on n'entendit plus de plainte ! ...

Vers l'Eglise portant ses pas,  
Un prêtre, au jour naissant, allant à la prière,  
Les voit blanchis de neige et couchés sur la pierre ;  
Les appelle en pleurant. ... Ils ne se lèvent pas...

Leur pauvre enfance hélas ! se tenait embrassée,  
Pour conserver, sans doute, un reste de chaleur ;  
Et le couple immobile, effrayant de pâlour,  
Tendait encor sa main glacée.

Le plus grand, de son corps couvrant l'autre à moitié,  
Avait porté sa main aux lèvres de son frère,  
Comme pour arrêter l'inutile prière,  
Comme pour l'avertir qu'il n'est plus de pitié.

Ils dorment pour toujours, et la lampe encor veille.  
On les plaint (on sait mieux plaindre que secourir !)  
Vers eux, de toutes parts, les pleurs viennent s'offrir.  
Mais on ne venait pas la veille:



### LE DERNIER DES MONT-MAYEUR.

I.

Novare, la plus fière des villes libres du Piémont, venait de perdre ce titre précieux. Les factions, un instant comprimées sous la main puissante des Della-Torre, s'étaient réveillées de ce sommeil factice, plus vivaces et plus violentes que jamais. Une seconde fois, Novare voulait secouer au sommet de ses tours la torche de la guerre civile. Mais l'hydre choisissait mal son temps pour relever la tête. La hache toujours levée de la maison de Visconti n'attendait que l'heure favorable pour s'appesantir sur elle et l'anéantir : Othon Visconti, non content de son intronisation à Milan, jetait un œil de convoitise sur tout le reste de la province. Déjà Verceil lui avait ouvert ses portes et, après quelques jours d'inutile résistance, Novare augmenta le nombre des cités qui, séduites par son or ou soumises par ses armes, venaient s'inféoder l'une après l'autre au vicaire impérial de la Lombardie.

C'était un soir, peu de temps après l'installation du vainqueur. Il se faisait par toute la ville un morne silence. Le lendemain, devait avoir lieu, devant la population réunie, l'exécution des chefs rebelles, qui, les derniers, avaient défendu avec d'incroyables prodiges de valeur la *fatenzza incombustibile*, ainsi appelée, parce qu'au douzième siècle, lors de l'incendie et de la prise de Novare, par l'empereur Henry V, elle était seule restée debout au milieu d'un monceau de ruines fumantes. Le temps, plus patient que la flamme, a détruit ce qu'elle avait alors épargné. Il ne reste plus, aux portes de Novare, aucune trace de la merveilleuse forteresse. Les condamnés, dont la sentence avait été rendue selon toute la rigueur des lois de la guerre, étaient au nombre de six et devaient avoir la tête tranchée. Bien des cris de miséricorde s'élevaient autour du palais de Visconti pour implorer leur grâce, mais l'archevêque de Milan demeurait inexorable. Cette sévérité fermait la bouche aux plus hardis et, par prudence, chacun se renfermait chez soi.

Cependant, vers neuf heures, et à la lueur blafarde des rayons de la lune, une femme de la classe bourgeoise de Novare, nue sans doute par un intérêt impérieux, sortit de chez elle et se dirigea rapidement vers la prison d'état. Au moment de lever le marteau de fer que sa main effleurait déjà, son courage faillit l'abandonner. A l'aspect de cette masse de pierres habitée par des créatures vivantes et pourtant ensevelie dans le silence de la mort, il lui vint à l'idée que les grilles de cette tombe anticipée seraient aussi bien fermées à ses pas que les oreilles de Visconti l'avaient été à ses prières. Mais elle se rappela en même temps que si l'archevêque avait été sans pitié, il s'était trouvé auprès de lui un homme qui avait intercedé pour elle, un homme qu'elle ne connaissait pas et qui avait obtenu, sinon la grâce qu'elle implorait, du moins la permission écrite de pénétrer dans le donjon fatal. Les traits de l'étranger s'étaient gravés dans la mémoire de la pauvre femme, et elle bénit son souvenir en songeant que c'était à lui qu'elle allait devoir le seul bonheur qui lui fût encore permis sur la terre. Elle frappa de nouveau, et une voix dure, dont l'inflexion trahissait un sentiment d'impatience qui la remplissait d'effroi, fit retentir sous les voûtes sombres du vestibule ces trois mots : " Qui va là ? "

— Une mère, répondit doucement l'inconnue. Une mère qui vient embrasser son fils pour la dernière fois.

— Quel est votre fils ?

— Matteo Pizzari....

— Dont monseigneur l'archevêque a refusé la grâce ? Impossible : nos ordres sont formels. Vous n'entrerez pas.

Mais pendant que le guichetier parlait, elle avait glissé dans sa main le permis signé par l'ar-

chevêque ; il le lut à trois reprises différentes et murmura enfin comme à regret :

C'est différent ; suis-je moi.

La porte tourna sur ses gonds. Stéfana eut un frisson de bonheur et d'effroi en songeant qu'elle allait voir son fils, et elle demanda à Dieu de la laisser vivre jusqu'à ce qu'elle eût épuisé toute l'horrible joie de ce dernier embrassement. On arriva au cachot de Matteo. Il dormait. " Mon Dieu, s'écria-t-elle en joignant les mains, il ne pense donc ni à la mort qui l'attend, ni à sa mère qui le pleure ! " Puis tout-à-coup : " Oh ! que dis-je, reprit-elle plus bas, tant mieux qu'il dorme, tant mieux qu'il oublie. Pauvre enfant, dors, et puisses-tu ne pas te réveiller ! "

Mais la voix de Stéfana avait réveillé Matteo.

— Ma mère, cria-t-il en se jetant dans ses bras, quelles nouvelles ?

— Mauvaises. Visconti est sans pitié. Mais nous avons encore des amis à Novare, mon fils. Ils tiennent conseil. La nuit favorisera nos projets. Nous te sauverons.

— Non, ma mère, car je n'y consentirai pas. Voulez-vous envelopper mes braves compagnons dans ma perte ? C'est impossible, une folle tentative les livrerait sans me sauver. Exhortez-moi plutôt à la résignation. Voyons, ma mère, ne pleurez pas ainsi, car vous m'ôteriez tout mon courage et j'en ai bien besoin. — Qu'est devenu le Podesta ? — Sauvé. — Et sa fille ? — Prisonnière de Visconti. — Pauvre Angela, soupira Matteo, qui veillera désormais sur elle ? Puis, après un moment de silence :

— Ma mère, dit-il avec une profonde émotion, cette heure est solennelle et je me hâte d'en profiter. J'ai un secret à vous révéler. Vous croyez sans doute, comme chacun le croit à Novare, que je meurs victime de mon dévouement à la cause des Della Torre... Cela n'est pas. En disputant, le dernier, à Visconti sa conquête, je ne songeais qu'au Podesta, ou plutôt je ne songeais qu'à sa fille, que j'aime, ma mère, oh ! que j'aime avec ardeur depuis que son regard s'est posé sur moi, le jour où son père suspendait à mon côté cette épée d'honneur qui n'a jamais servi qu'à le défendre. C'est donc pour elle, pour elle seule que je meurs ! Mais hélas ! elle ne le sait pas, et pour moi cette idée est un supplice ! Tenez, ma mère, prenez cette lettre ; ma plume y a tracé l'aveu que ma bouche n'a osé trahir. L'approche du trépas a pu seule me rendre téméraire à ce point. Jadis, j'eusse redouté ses dédains ; aujourd'hui, je compte sur sa pitié. Et maintenant, si elle apprend ce secret sans trop de colère, si le souvenir de ce que je souffre pour elle arrache de ses yeux une larme adorée, je ne me plaindrai plus et je mourrai consolé. Puis-je espérer de vous l'accomplissement de ce vœu, ma mère, et pardonneriez-vous à votre fils d'avoir, à

l'heure suprême, partagé son cœur entre deux pensées, et de s'être rappelé un autre amour que le vôtre ?

—Le cœur d'une mère, répondit Stéfana, est l'unique sanctuaire où ne pénètre point l'égoïsme. Elle aime son enfant pour lui, non pour elle. C'est ainsi que je t'aime, et je bénis tout ce qui peut verser sur tes douleurs le baume salutaire des consolations. Fallut-il briser des grilles ou franchir des murailles, Angela Ferrari recevra cettellette. A moi maintenant de te faire ma confession. Tu l'as dit, mon enfant, cette heure est solennelle et il faut en profiter. Ecoute-moi, et sois indulgent à ton tour, car moi aussi j'ai besoin de miséricorde et de pardon.

—Ma mère, je ne vous comprends pas.

—Tu vas me comprendre. Le fils a dit son secret à sa mère ; la mère doit le sien à son fils. Vingt fois déjà il est venu jusqu'à ses lèvres, et vingt fois il a été refoulé par la honte au fond de son cœur. Matteo, je t'ai trompé. Souvent, dans nos soirées d'hiver, tu te plaisais à me faire raconter l'histoire de tes premiers ans, et sans te douter des orages tumultueux que tes paroles soulevaient dans mon âme, tu me demandais des détails sur ta naissance et tu évoquais parfois, entr'autres souvenirs, celui de ton père. Forcée de répondre à tes questions, je te disais que tu étais né dans cette ville, que la joie avait entouré ton berceau, et qu'au bout d'un an ton père était mort en combattant au service de Robert d'Anjou. Eh bien, Matteo, je mentais, et je veux aujourd'hui te dire toute la vérité.

Matteo saisit les mains de sa mère et les pressa tendrement dans les siennes ; Stéfana recueillit ses souvenirs et commença le récit suivant :

—On était en 1519. Il y avait deux ans que j'étais entrée au couvent des Bénédictines d'Albe. Mon noviciat était presque terminé, et j'étais à la veille de prononcer mes vœux. Les soins de l'abbesse, qui me traitait comme son enfant, et la tendre amitié d'une jeune religieuse, sœur Ginevra, n'avaient pas peu contribué à me rendre supportable le triste séjour de ma prison volontaire. Orpheline et ignorante de la vie, je ne désirais point voir le monde, car j'ignorais que le monde existât. Mais ce bonheur ne devait pas durer. Il se répandit un jour dans le couvent une nouvelle qui le mit tout en émoi. Le marquis de Saluces assiégeait la ville, et, selon tous les rapports, Albe ne pouvait résister long-temps. En effet, le deuxième jour, au moment où le soleil se cachait derrière les montagnes, l'ennemi força les portes.

En moins d'une heure les faubourgs furent envahis par une armée furieuse, indisciplinée, proférant des cris de rage, impétueuse et inexorable comme le torrent qui a rompu sa digue. Les soldats vont vite en besogne. Après la victoire,

le pillage ; après le pillage, l'incendie. De nos fenêtres nous vîmes s'élançer vers le ciel en spirales rouges et blanches les flammes qui consumaient le quartier juif et la basilique-mère. Bientôt Albe fut enveloppée d'un nuage de fumée que perçaient çà et là les rayons d'un ciel de feu. Alors nous entendîmes un grand bruit aux barrières du couvent. Poursuivie par mille étranges fantômes, la tête perdue, je descendis rapidement l'escalier de pierre de la chapelle. Elle était ouverte, je m'y précipitai et tombai à genoux, trouvant encore la force de murmurer une prière ; ensuite je promenai mes regards autour de moi ; j'étais seule. Je me trainai jusqu'à la porte d'entrée qui donnait dans la cour du cimetière ; je la vis s'ébranler sous le choc pressé des assaillans, et un éblouissement, qui aveugla mes yeux comme le rayon aigu d'un éclair, me renversa sur la dalle glacée. Ici s'arrêtèrent mes souvenirs.

Le lendemain, je me retrouvai dans mon lit, si faible que je pus à peine remercier d'un regard l'abbesse et sœur Ginevra qui veillaient à mon chevet. J'appris qu'une croix d'or ciselé que je portais à mon cou, et qui me venait de ma mère, m'avait été enlevée, mais je ne sus par qui ni comment. Que te dirai-je, Matteo ? Quatre mois se passèrent, j'avais presque perdu la mémoire de cette nuit fatale, lorsqu'un jour l'abbesse me fit appeler dans son oratoire. Son regard était sévère et son accueil fut froid, quoique bienveillant. "Stéfana, me dit-elle, il faut nous séparer. Ne me demandez pas le motif de cette détermination. La sainteté de ces lieux m'empêcherait de vous répondre. Vous ne pouvez prononcer des vœux que l'éternel rejetterait. Vous irez avec cet écrit à la Villa-Bianca, tout-près d'Albe. Là vous saurez tout."

Ma nouvelle protectrice de la Villa-Bianca, se conformant aux instructions qu'elle avait reçues, ôta peu à peu le bandeau que l'ignorance avait posé sur mes yeux. Bientôt je compris le passé, et je devinai l'avenir. Partout, autour de moi, la honte et le désespoir ! Hélas ! victime, sans le savoir, d'un crime que je ne soupçonnais pas, j'allai jusqu'à vouloir rendre le ciel responsable de ma faute. Peu à peu cette exaltation impie s'apaisa, et j'offris à Dieu mes souffrances en expiation de mes blasphèmes. Plus tard, pour adoucir sans doute l'amertume de mes souvenirs, ce Dieu de bonté m'envoya un fils dont l'amour remplit si bien mon âme, qu'il n'y resta plus de place pour la haine. Ce fils, Matteo, c'est toi ! et tout ce bonheur que tu m'as donné, je l'ai payé par un mensonge qui a duré vingt ans ! Tu n'as pas de père, Matteo ! le nom que tu portes n'est pas le tien ! Pardon de t'avoir trompé si long-temps, mon fils..... mais vois-tu, il y a quelque chose pour une mère de plus terrible que la mort,

c'est le mépris de son enfant..... et c'est ce que je craignais, Matteo !

—O ma mère, ce mot dans votre bouche est un sacrilège. Si vous êtes coupable, c'est d'avoir douté du cœur de votre enfant ! Eh ! oui, ma mère, vous avez raison, je vous en veux de m'avoir trompé ; car vous m'avez ravi mon droit le plus cher, celui de vous consoler ! Le fils le plus dévoué serait devenu l'ami le plus fidèle, et vous ne l'avez pas voulu ..... Je n'ai pas de nom, dites-vous ? Qu'importe, quand l'épée qu'on tient à la main est devenue un talisman plus puissant que le blason et la naissance ? Croyez-moi, ma mère, ne pensez plus à cela, ou plutôt pensez-y pour vous rappeler qu'en écoutant votre confiance, j'ai plaint votre destinée, et que plaindre sa mère, c'est l'aimer deux fois !

Après cette double confession, la mère et le fils se dirent un adieu éternel, et leurs larmes se confondirent dans un baiser suprême. Stéfana, brisée par tant d'émotions, s'évanouit.

Quand elle revint à elle, elle n'était plus dans la prison. On l'avait rapportée à son logis mourante et désespérée. Elle crut un moment avoir fait un rêve horrible, mais la lettre de Matteo, qu'elle tenait entre ses mains, était un témoignage accablant de la réalité de cette vision infernale. Alors elle songea au dernier vœu de son fils et se prépara à l'accomplir. Elle essaya tous les moyens de parvenir jusqu'à Angela. Dans l'impossibilité d'y parvenir, elle se rendit au palais et demanda à parler au même seigneur qui déjà avait intercédé une fois pour elle. On l'introduisit près de lui, et il s'engagea, sur l'honneur, à remettre le billet, dans la même journée, à Angela Ferrari.

## II

Bientôt les premières lueurs du jour blanchirent l'horizon et le soleil se leva pur et radieux, comme pour éclairer une fête. Mais ces joyeuses apparences étaient cruellement démenties par la morne stupour dans laquelle toute la ville paraissait plongée. Vers midi, les bourgeois commencèrent à sortir de chez eux, tirés de leurs retraites, les uns par la curiosité, les autres pour saluer d'un regard de pitié ceux qui allaient mourir ; car déjà l'échafaud se dressait en face du palais de Visconti.

Les cloches sonnèrent par volées lorsque les battans de la prison s'ouvrirent pour livrer passage aux condamnés. Deux chariots, traînés par des bœufs, les conduisirent au lieu du supplice. Ils étaient enveloppés des pieds à la tête d'une ample robe de serge noire, qui cachait leur visage. À l'arrière de chacun d'eux, était un prêtre qui récitait à voix basse les prières des agonisants.

En même temps, Visconti, qui voulait assister en personne à cette première et sanglante consé-

cration de son pouvoir, s'entourait de ses courtisans et se dirigeait vers les sièges préparés sur le balcon. Près de lui, on remarquait un homme de cinquante-cinq à soixante ans, d'une mâle et sévère figure, et portant le costume militaire des seigneurs indépendans du quatorzième siècle. C'était le baron Jacques de Mont-Mayeur, dernier rejeton d'une des plus antiques familles de Savoie, jaloux de son blason, mais homme de guerre avant tout, audacieux jusqu'au crime et d'une ambition peu scrupuleuse. Frappé des progrès rapides de la fortune des Visconti, il avait offert l'un des premiers à Othon le secours de quelques centaines de lances et de sa propre valeur.

Jacques était déjà l'aide-de-camp de Visconti ; mais peut-être portait-il ses vues plus haut et n'était-il pas disposé à s'incliner long-temps devant le maître qu'il s'était volontairement donné. Du reste, le baron Jacques était toujours sombre et rêveur, et cette tristesse, motivée par un mal sans remède, devenait plus visible de jour en jour. Marié deux fois, deux fois son union était demeurée stérile. L'idée que la race des Mont-Mayeur s'éteignait en lui commença par le rendre intraitable et finit par tourner vers le mal toutes ses facultés. Il devint envieux et méchant. Déshérités des joies de la paternité et de la famille ; il ressentit une haine d'instinct contre tout ce qui lui rappelait la privation de ces biens tant souhaités, jusqu'au jour où le génie de l'intrigue ayant endormi, sinon détruit, dans son cœur, les passions de la vie privée, il chercha dans l'existence aventureuse des camps de quoi satisfaire, à défaut d'autre désir, la frénésie de sa naissance ambition.

Au moment où Visconti posait le pied sur la pierre du balcon, une voix douce résonna derrière lui :

—Grâce monseigneur, s'écriait une jeune fille échevelée, qui s'était jetée à genoux et dont les yeux étaient baignés de larmes.

Visconti se retourna et fronça le sourcil.

—Fille du podesta Giacomo Ferrari, dit froidement l'archevêque, vous plaindriez-vous de notre clémence ? et n'avons-nous pas adouci votre captivité en vous donnant ce palais pour prison ?

—Ce n'est pas pour moi que je demande grâce, reprit Angela, mais pour les malheureux qui vont périr. Quelles mains s'élèveront pour eux vers le Ciel, sinon les miennes ? Qui priera pour eux, si ce n'est moi !... Grâce ! grâce ! monseigneur.

—Point de grâce, murmura Visconti d'un air sombre. Puis il s'éloigna lentement.

Angela, en entendant cette parole lugubre, laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Quand elle se releva, l'archevêque n'était plus là, mais elle se trouva face à face avec le sire de Mont-Mayeur, qui, jusqu'alors, muet spectateur de cette courtescène, avait paru méditer l'exécution d'un projet

subitement éclo dans sa tête. Elle voulut se retirer : un coup d'œil de l'étranger l'arrêta.

—Il y a six condamnés, dit Jacques à voix basse. Vouloir les sauver tous, ce serait folie ; il n'y faut pas penser ; mais contentez-vous du salut d'un seul d'entre eux et je vous promets. . .

—Serait-il possible ? s'écria Angela.

—Silence ! interrompit Jacques et approchez-vous de cette table. Voici la liste sanglante. Effacez un nom et je répons de tout.

Angela prit la plume et effaça en tremblant le nom qui ouvrait la liste. "C'est bien," dit Mont-Mayeur, et il se dirigea du côté de Visconti que toute sa cour entourait.

—Monseigneur, lui dit-il en s'inclinant avec respect, depuis que j'ai mis à votre service mon bras et mes hommes d'armes, vous m'avez offert bien des récompenses que j'ai toujours usées. Aujourd'hui, je viens réclamer de vous, non le prix de mes services, mais une faveur qui me comblera de joie et ne vous coûtera qu'un seul mot.

Visconti ne sut que penser à cette solennelle provocation de M. Jacques, et il devina presque que cette faveur allait lui coûter cher à accorder ; mais il comprit en même temps qu'un manque d'égards envers l'officier le mieux méritant de son armée serait impolitique.

—Parlez, répondit-il, après un moment d'hésitation, et j'engage ici ma sainte parole d'archevêque en garantie de l'accomplissement de votre vœu.

Un éclair de joie maligne illumina le visage de Mont-Mayeur. Il saisit vivement un parchemin, y traça quelques lignes au milieu d'un silence inquiet que rompaient ça et là quelques chuchotemens étouffés, et vint le déposer, un genou en terre, sous les yeux de Visconti.

—Qu'avez-vous fait ? s'écria l'archevêque, dont la fureur éclatait malgré lui. Vous voulez la grâce du plus coupable, le pardon du plus acharné de nos ennemis ! Mais sachez-vous, messire Jacques, que cette grâce détruit tout l'effet de ma justice !

—Elle n'en aura pas moins son cours, reprit à voix haute le baron. Ces nobles seigneurs qui nous écoutent sont témoins que vous ne faites que céder à ma prière, et que si la responsabilité de cette clémence partielle doit retomber sur quelqu'un, c'est sur moi seul, monseigneur !

—Que résoudre ? murmura Visconti.

—J'ai votre sainte parole d'archevêque, fit Jacques du même ton.

Visconti, désormais fixé sur la nature du dévouement de Jacques, comprit que cet homme voulait établir à Novare une puissance rivale de la sienne et asseoir, sur ce premier coup d'éclat, les bases d'une redoutable popularité. Néanmoins il fit bon contenance, et signa brusquement le parchemin. Ce que Mont-Mayeur avait espéré

arriva. La nouvelle circula dans la foule et son nom vola, de bouche en bouche, recueillant dans chacun un tribut de reconnaissance et une nouvelle bénédiction.

Le boja, hissé sur l'embasement de l'échafaud, le bras gauche appuyé sur sa hache encore blanche, le regard tourné vers les balustrades du balcon, n'attendait plus que le signal, quand un sbire s'approcha de lui et lui remit l'ordre écrit par Jacques et sanctionné par Visconti. Il baissa la tête en témoignage d'obéissance, puis il toucha du doigt le malheureux dont le sang devait rougir le premier la planche fatale. La main du boja se posa ainsi sur l'épaule des cinq premiers que désignait l'ordre d'exécution. Quand il n'en resta plus qu'un, le boja jeta à terre sa hache ensanglantée et, déployant le parchemin, fit à haute voix la lecture suivante :

"A la sollicitation de messire Jacques de Mont-Mayeur, l'archevêque Othon Visconti, Anziano de Milan et seigneur de Novare, accorde la vie sauve à Matteo Pizzari, oubliant ses fautes passées et lui restituant sans réserve ses droits de citoyen."

Au nom de Matteo, deux cris de femme retentirent, l'un sur la place publique, l'autre dans l'intérieur du palais. Les deux voix de Stéfana et d'Angela s'étaient confondues pour aller ensemble remercier Dieu ; tout était fini. La foule se dispersa, et bientôt disparurent avec elle les derniers vestiges de cette triste exécution.

Alors Jacques vint à la rencontre de Visconti et lui dit :

—Puis-je espérer, monseigneur, que vous ne m'en voudrez pas d'avoir surpris à votre clémence un consentement que votre volonté désavouait sans doute en secret ?

—Pour vous prouver que je ne vous tiens pas rancune, répondit l'archevêque, en donnant à sa voix l'expression d'une bienveillante douceur, je vous prie d'accepter cette riche épée que je portais lors de mon entrée à Milan, et je vous nomme de plus gouverneur militaire de ce palais.

Mont-Mayeur s'inclina et Visconti se retira dans son appartement. Quand il fut seul, il se rappela toute la conduite de Jacques et ne douta plus de sa trahison. "Cet homme me gêne, pensa-t-il, je m'en débarrasserai. Mais ne brusquons rien." Jacques pensa de son côté : "Othon me tend un piège, il serait original de l'y faire tomber lui-même."

Sur ces entrefaites, un camelier vint l'avertir qu'un étranger demandait à lui parler.—Son nom, demanda le baron ?—Matteo Pizzari.—Qu'il vienne !—Puis, se parlant à lui-même :—Le moment est décisif, disait-il en se promenant d'un pas agité ! Il ne faut pas attendre que le temps ait cloné aux solives de ce palais le trône mal assuré de Visconti. Ne le laissons pas même

s'y asseoir ! J'ai jeté aujourd'hui, dans le peuple, la semence de la haine qui doit germer contre lui... à bientôt... à demain, si je puis, la récolte !

Matteo parut au seuil de la porte. C'était un grand jeune homme au teint brun, à la chevelure lisse et noire, à l'œil ardent, réunissant les deux types distincts de la fierté mauresque et de la grâce italienne. Il portait un de ces vêtements de fantaisie dont nous n'avons plus d'idée au temps où nous sommes, et qui prêtait à sa jeunesse et à sa mâle beauté un caractère chevaleresque qui en relevait encore l'éclat. Le premier coup-d'œil de Jacques fut pourtant défavorable à Matteo. Sa verte jeunesse et le bonheur qui se peignait sur son visage produisirent un mauvais effet sur lui, vieillard aigri par le malheur. Cependant il réfléchit que ce jeune homme devait être pour lui un instrument, et que la tâche qu'il voulait lui imposer exigerait à la fois la force de l'âme et la force du corps. L'égoïsme lui fit étouffer ce premier sentiment de jalousie haineuse. Il lui tendit la main. Matteo la pressa contre sa bouche en murmurant :

—Merci, monseigneur, merci.

—Remettez-vous. Quelles étaient vos fonctions sous l'ancien podesta ?

—Capitaine de ses archers.

—Votre naissance ?

—Ma naissance est un crime dont mon père rendra compte au tribunal de Dieu... Car elle a été pour ma mère un malheur et une honte, qu'elle eut pu me reprocher jusqu'à la tombe, et que son amour m'a pardonnés dès le berceau.

—Vous tenez à la vie, n'est-ce pas ?

—Oh ! monseigneur, si vous saviez...

—Je sais... je sais que la vie est belle à vingt ans... Quand on aime surtout... Et vous aimez la fille du podesta Giacomo.

—Qui vous a dit ?

—Personne. J'ai deviné. Ce secret demeurera entre nous. Maintenant, il faut que ce palais cesse d'être une prison pour Angela. J'ai lieu de croire qu'elle vous aime, il vous reste à la mériter...

—Hélas ! interrompit Matteo, pourrai-je du moins un jour reconnaître tant de bienfaits ?

—Vous le pourrez, et bientôt. Ecoutez. J'ai besoin d'un bras dévoué et d'une épée aveugle. J'ai besoin d'une main hardie qui ne craigne pas d'exécuter les projets que ma tête a conçus. Me jurez-vous, Matteo, en retour de la vie que je vous ai rendue, en retour du bonheur que je vous promets, d'être l'instrument docile de toutes mes volontés, quelles qu'elles puissent être, et de ne reculer à ma voix devant aucun péril ? Me le jurez-vous ?

—Sur ma tête et sur Dieu, s'écria le jeune homme avec enthousiasme.

—C'est bien, dit Jacques, avec un sourire étrange, je m'en souviendrai.

(Suite et fin au prochain numéro.)



### BALLADE ÉCOSSAISE.

On sait qu'aux temps de la féodalité le droit de chasse réservé aux nobles était devenu l'occasion de fréquents combats célébrés dans les chants populaires ; la ballade écossaise qui suit traite un sujet de ce genre.

JOHNIÉ DE BREADISLE.

« Un matin du mois de mai, Johnie se leva et demanda un vase pour y laver ses mains : — Déliez, dit-il ensuite, les chaînes de fer qui retiennent mes chiens fidèles.

« En entendant cet ordre, la mère de Johnie se tordit les mains de désespoir.—Oh ! si vous voulez être béni par votre mère, Johnie, n'entrez point dans la forêt.

« Nous ne manquons ni de pain de froment, ni de bon vin ; n'allez point vous exposer pour de misérable gibier ; Johnie, jé vous en supplie, ne passez point le seuil.

« Mais Johnie disposa son arc, il choisit ses flèches l'une après l'autre ; puis il gagna le Durrisdeer pour chasser le daim fauve.

« En descendant au Merriemass, il aperçut un daim couché sous une touffe de bruyère.

« Johnie fit voler une flèche et le daim fauve prit la fuite ; il l'avait atteint au flanc. Entre le coteau et la rivière les chiens s'emparèrent de la proie.

« Johnie dépeça le daim. Il en retira les poumons et le foie, et ses chiens sanglants s'en régalaient comme des fils de comte.

« Ils burent tant de sang et mangèrent tant de chair qu'ils s'endormirent avec Johnie sur la verdure.

« Mais un vieux paysan passa dans la forêt (qu'il meure d'une mort funeste !). Il courut vers Hislinton où demeuraient les sept gardes.

« —Que viens-tu nous apprendre, paysan aux cheveux gris ?—Je ne viens vous apprendre que ce que j'ai vu de mes yeux.

« Comme je descendais au Merriemass, j'ai vu sous des églantiers un jeune homme fort beau qui dormait entouré de ses chiens.

« Sa chemise était de fine toile de Hollande, et son habit de l'étoffe la plus riche.

« Les boutons de sa manche étaient d'or étincelant, et ses chiens fidèles avaient la queue ensanglantée.

« Le premier garde alors parla ainsi, c'était le chef :—Si c'est Johnie de Breadisle, nous ne verrons jamais personne de plus près.

« Le sixième garde dit à son tour (il était fils de sa sœur) :—Si c'est Johnie de Breadisle, nous le tuons bientôt.

« A la première volée de traits que les gardes envoyèrent, ils blessèrent Johnie au genou. Alors le septième garde s'écria : — Une seule flèche encore le fera mourir.

« Johnie appuya son dos sur un chêne, son pied sur une pierre et il tua les sept gardes de la forêt, hors un seul.

« Mais il lui brisa trois côtes et la clavicule, puis il le mit en double sur un coursier, et lui dit de porter de ses nouvelles à la maison.

« — Oh ! n'est-il pas ici quelque doux oiseau qui veuille chanter mes paroles, voler vers ma mère et lui dire de secourir Johnie.

« Un sansonnet vola vers la fenêtre de sa mère, il commença à chanter et siffler, et toujours le refrain de son chant était : — Johnie tarde longtemps.

« Ils prirent une branche de noisetier, une branche de prunier sauvage et vinrent en grand nombre pour emporter Johnie.

« Alors sa vieille mère fut inondée de larmes. — Ah ! je vous avais conjuré, mon fils Johnie, de ne point aller à la chasse.

« J'ai souvent apporté à Breadisle de grandes richesses, mais je n'y revins jamais si triste en apportant un tel trésor.

« Puisse le vieux paysan mourir d'une mort fatale ! Un jour il recevra la récompense au haut de l'arbre le plus élevé des bords du Merriemass.

« L'arc de Johnie est brisé maintenant, ses chiens fidèles sont tués ; son corps repose dans Durrisdeer, et sa chasse est finie. »



A UN ENFANT FATIGUÉ D'AVOIR JOUÉ.

PAR M. P. WILLIS, POÈTE AMÉRICAIN.

Tu as bien joué, et te voici las. Qu'as-tu donc fait pendant le jour entier ? Tous les êtres ont accompli leur destin de la journée : les oiseaux se taisent ; l'abeille ne murmure plus ; le soleil glisse en se perdant au sommet de l'arbre, au sommet du clocher ; la colombe à fui sous son ombrage protecteur ; les feuilles épaisses cachent les nids qu'elles abritent ; voici le crépuscule. Enfant, qu'as-tu fait de ta journée ?

Que vas-tu dire à ta mère, quand tu reviendras près d'elle ? Ce que ta petite voix lui avait promis le matin, l'as-tu fait ? As-tu pardonné ? Ton camarade a-t-il reçu de toi d'heureuses et douces paroles ?

Va, une soirée arrivera, la soirée du grand jour : tu seras las encore, mais non d'avoir trop joué ! Ton corps pliera, tes yeux se fermeront comme aujourd'hui. Tu diras : — Pourquoi l'ombre est-elle si lente à se répandre ? Je voudrais, je voudrais dormir ! — Dieu veuille qu'alors ton front soit pur comme aujourd'hui, pur de péché et de honte ! Quel compte auras-tu

à rendre de ta journée, la journée de ta vie ? Si ta main s'est ouverte, si ton cœur s'est livré à la pitié ; si la pénitence a mortifié ton âme, et que les éloquentes voix de la nature t'aient révélé leurs saints mystères ; si ta sympathie s'est associée à ce qui est humble, à ce qui est grand, — ces souvenirs, enfant, calmeront ta lassitude, ces souvenirs auront pour toi des charmes ; tu verras la nuit venir, et tu ne trembleras pas, et, paisible comme aujourd'hui, tu t'endormiras sur le sein maternel.



BIBLIOTHEQUES PUBLIQUES. — Que le jeune homme, oubliant les frivolités de son âge, fréquente ces asiles où les lumières éparses rassemblent dans un foyer commun, où sans cesse il pourra converser avec les grands génies de tous les pays, de tous les âges ! Près d'eux, l'art trouve toujours des modèles ; le goût, des leçons ; la vertu, des exemples : car périssent les talents qui n'ont pas la vertu pour appui !... La patrie repousse ces hommes qui étudient uniquement pour briller et satisfaire leur orgueil ; elle n'avoue pour ses enfants que ceux qui s'occupent sans cesse à devenir meilleurs pour la mieux servir.

GRÉGOIRE.



Quand vos yeux, en naissant, s'ouvraient à la lumière, Chacun vous souriait, mon fils, et vous pleuriez. Faites si bien qu'un jour, à votre heure dernière, Chacun verse des pleurs, et que vous souriez.

Ancien quatrain.



RÉFLEXIONS ET PENSÉES.

DE NOS AMIS DANS LA VIE FUTURE. — Si nous avons eu la sagesse de ne voter nos affections qu'à des personnes dignes de cette prédilection par l'harmonie de leurs sentiments avec les nôtres, notre destinée, indissolublement unie à celle de ces êtres chéris par l'effet de cette conformité, ne court aucun risque d'en être violemment distrait par une scission éternelle : en mourant avant nos amis, nous ne faisons que les précéder, nous ne les perdons pas ; nous nous éloignons de la terre avec la certitude d'aller rejoindre les amis déjà disparus, et l'espérance d'être bientôt rejoints par tous ceux dont nous avons fait choix pour cette sainte et impérissable parenté. Rien n'est vraiment bon sur la terre qui ne soit immortel comme nous-mêmes. Sachons donc, après avoir vécu avec honneur, mourir avec joie ; n'essayons point de nous cramponner à toute force à la vie quand nous sentons qu'elle ne peut plus être utile ni à notre perfectionnement ni à celui des autres ; car c'est là ce qui cause tant de vieillesse misérables et de morts honteuses ; ne nous attachons pas outre mesure à notre corps ni à tous ces autres biens matériels qui pèsent vers la terre et dont l'âme ne saurait rien emporter dans son céleste voyage : car c'est là ce qui attache sur le chevet des mourants tant de désolations et de regrets.

Soyons prudents dans nos amitiés, et ne contractons d'amitiés sérieuses que pour ceux que nous savons capables de demeurer fidèles à notre mémoire, et de nous suivre un jour au-delà des abîmes. C'est ainsi que nous sauverons toute tristesse de notre lit funéraire, et que, malgré l'obscurité qui couvre l'horizon au-delà du tombeau, nous nous

préparerons à franchir avec ravissement les portes désirées que la mort nous ouvre!—JEAN REYNAUD.

ANCIENS ET MODERNES.—Les anciens étaient des géants de science et de philosophie. Soit; je veux l'admettre. Mais à l'avantage des modernes, je dirai, avec Didacus Stella: "Un nain sur les épaules d'un géant peut voir plus loin que le géant lui-même."—Burton.

Aimer les hommes, immoler l'erreur.—Saint Augustin.

Dévouer une âme honnête au remords est le plus grand des crimes.—Mademoiselle Clairon.

Il en coûte plus cher pour entretenir un vice que pour élever deux enfans.—Franklin.

Les personnes sans énergie laissent aller les choses comme elles vont, espérant toujours que tout ira bien.—Mme Riccaboni.

Accoutumez l'homme à raisonner juste en tout; le vice comme le crime est un faux calcul.—Mad. de Maintenon.

## QUÉBEC:

SAMEDI, 23 JANVIER 1841.

### AMATEURS TYPOGRAPHES.

Ces Messieurs ont obtenu un succès brillant dans les deux spectacles qu'ils ont successivement donnés cette semaine. Ce nous est une véritable satisfaction d'entendre la voix publique confirmer là-dessus notre propre témoignage. M.M. les Amateurs marchent rapidement de succès en succès. Dans aucune de leurs soirées précédentes, où cependant ils ont excellé, ils ne se sont élevés au degré de perfection auquel ils viennent d'atteindre. On a remarqué dans la comédie de "La Partie de Chasse de Henri IV.", les rôles de Margot, de Lucas, de Catau, qui ont été supérieurement joués. Henri IV, Mr du Rosni, le Marquis de Conchini, méritent également une part dans nos éloges. Mais le personnage que nous devons mettre en première ligne comme ayant droit à la prééminence, est sans contredit le père Michau, dont la liberté d'action, le naturel des mouvemens et le ton singulièrement comique ont fréquemment excité les rires de l'auditoire.

L'acteur qui remplissait ce dernier rôle eût encore un plein succès dans la comédie-folie où il s'est reproduit sous le personnage de Danières.

La scène du souper en famille a été vivement applaudie.

Nous n'entreprenons pas d'analyser chaque espèce des caractères qui ont tour à tour figuré sur la scène. Si nous sommes bien informé, cette tâche est déjà remplie. Nous conseillons fort à M.M. les

acteurs typographes de ne pas s'endormir sur leurs lauriers, mais, bien au contraire, de procurer de nouveau, s'il est possible, au public amateur, avant qu'il soit longtemps, le plaisir de ces passages délicieux. L'affluence des spectateurs présents aux deux soirées, démontre qu'il existe parmi nous de nombreux appréciateurs de leur talent.

Nous ne devons pas omettre que la représentation de jeudi eut lieu au bénéfice de la Société d'Education.



### FAITS DIVERS.

NAPOLÉON.—Les cendres du héros Corse, transférées de St. Hélène en France, reposent aujourd'hui dans cette terre qu'il a tant souhaitée pour tombeau. La cérémonie des obsèques, entourée des accessoires impériaux, a présenté le spectacle d'une pompe majestueuse et brillante. A cette occasion, un journal français s'exprime ainsi sur le grand empereur:—

"Fuyant, vaincu, la patrie qu'il a tant illustrée, par les siens, trahi par ceux auxquels il demandait asile, il était allé mourir sur la terre de l'exil, expiant ainsi, par une longue agonie, ses fautes bien pardonnées aujourd'hui par la France, qui ne se souvient plus que de sa gloire. Un quart de siècle a passé, et le voilà de retour; sous ce drap noir, sur lequel une croix blanche étend ses bras funèbres, repose le corps de celui qui mena si souvent les Français à la victoire. Il est là; il passe sous nos yeux, et revient demander à la France la tombe nationale qui fut son dernier vœu.

Ces pensées qui se croisaient rapidement dans l'esprit des spectateurs, expliquent assez le respectueux silence qui accueillit cette scène lugubre et saisissante. Lentement le précieux dépôt glissa devant la foule émue, et le recueillement ne fut troublé que par le bruit du premier coup de canon, annonçant l'entrée des restes mortels de l'empereur dans un fleuve français, entre ces rives qu'il a choisies pour le lieu de sa sépulture.

A ce moment, le soleil, vif et resplendissant, se levait au-dessus des collines qui forment le lit de la rivière, et faisait pâlir les flammes funéraires. Ses rayons dorés, tombant sur la chapelle ardente, en faisaient jaillir des milliers d'étincelles. Le cercueil semblait comme entouré d'une atmosphère lumineuse, d'où s'échappaient en éclairs les reflets de la couronne d'or qui surmonte le drap mortuaire. Ce n'était pas un prestige, notre imagination ne nous a pas trompés; nous avons été témoins de ce miraculeux hasard. Napoléon rentrait en France, ceint d'une auréole de lumière, or c'était le soleil d'Austerlitz qui saluait le retour du héros."

L'infortunée Dame Laffarge est maintenant sous le poids d'une sentence irrévocable. La Cour de Cassation, qui s'est réunie le 10 Décembre, a rejeté le pourvoi de l'accusée contre l'arrêt de la Cour d'Assise. Cette décision a désolé les défenseurs, restés très nombreux, de l'innocence de Madame Laffarge. Me Lauvin, qui a soutenu le pourvoi, avait développé 17 moyens de cassation.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR J. V. DE LORME,  
QUÉBEC, RUE ST. JEAN, NO. 18.

LIVRES, PAPETERIES, &c.

A VENDRE au magasin de  
cette imprimerie: livres  
et autres effets suivants :-

Mémoires du Marquis de  
Berwick, 2 vols. 8vo.

Histoire du Canada, 1<sup>o</sup> & 2<sup>o</sup>

do do 3<sup>o</sup>

do do 4<sup>o</sup>

do de France,

do Romaine,

do Ancienne,

do Sainte,

Cours d'Education,

Grammaire de Lhomond,

Instructions Jeunes Gens,

Cantiques des Missions,

Cantiques de Marseilles,

Testament double,

do simple, nouveau,

do do ancien,

Journée du Chrétien, dorée,

do do non dorée,

Semaine Sainte,

Livre de Vie,

Pensez-y-bien,

Neuvaine de St. Eus. Xav.

Tableau de la Messe,

Livre des enfans,

Paroissien,

Visites au St. Sacrement,

Alphabet double,

do do latin,

Grand Catechisme, Petit do

Modern Geography,

Pinnock's History of Engl.

Carpenter's Spellings,

Table Books,

Picture Books,

Murray's First Book,

Perrin's Vocabulary,

Murray's Grammar,

do's Spellings,

Mavor's do,

Infants' Primer, &c.

Path to Paradise,

Poor man's Manual,

Johnson's Dictionary,

Common Prayer,

Papier à lettre, foolscap,  
pott, plumes, encre noire et  
rouge, canifs, crayons, livres  
de compte, ardoises, cire à  
cacheter, oublies, BLANCS  
d'Avocats, Ecriteaux, &c.

Québec, 16 Janvier, 1841.

*Marchandises Seches.*

LE soussigné offre en vente,  
à son magasin, rue St. Jean,  
no. 18, à des prix réduits, les  
marchandises suivantes :-

Draps de diverses couleurs,

Casimir carreauté,

dito rayé, &c. &c. &c.

Et une variété d'autres effets con-  
venables à la saison.

J. V. DELORME.

Québec, 16 Janvier, 1841.